

## INTRODUCTION

### UN PATRON DANS LA GRANDE GUERRE : CHARLES OBERTHÜR, OFFICIER D'ARTILLERIE ET BOURGEOIS RENNAIS

« Ce jour-là », se souvient Charles Oberthür dans les carnets qu'il rédige au sortir de la guerre, évoquant le 1<sup>er</sup> août 1914, « j'étais à mon bureau de l'imprimerie, occupé comme chaque matin, à classer le courrier pour le rapport quotidien, lorsqu'un ouvrier entra ; il vint vers moi [...], me tendant une feuille de papier<sup>1</sup> ». « Je pris connaissance du papier » poursuit-il. « C'était un ordre individuel de mobilisation lui enjoignant de se rendre aussitôt à un point quelconque de rassemblement pour y prendre son service comme gardien des voies ferrées. » C'est en effet au cœur de l'entreprise familiale que Charles Oberthür vit cette journée si particulière, « lourde à passer » confie-t-il, alors que les ordres de rappel des « hommes des classes plus anciennes » se multiplient, que « la moitié des ateliers [est] vide » dès la fin de matinée. Ce samedi 1<sup>er</sup> août « tirait à sa fin quand on entendit sonner le tocsin du beffroi de l'hôtel de ville. On s'arrête, on écoute, le cœur serré ». Et de conclure : « cette fois, ça y est, c'est la mobilisation ».

#### – Charles Oberthür, l'héritier d'une dynastie d'imprimeurs

Né le 5 avril 1871, Charles Oberthür n'est pas mobilisable. Les enfants qu'il a eus avec Suzanne Martel, épousée en octobre 1896, ne sont pas non plus en âge de l'être : l'aîné des fils, Charles, dit Carlo, est né en 1901, ses cadets, Pierre – Pierrot – et Jacques – Jacquot – étant de 1907 et 1911. Plus âgée, Suzanne, née en 1899, parfois appelée Suzon, n'a pas, à 15 ans, de fiancé qui pourrait l'être, pas plus que Louise – Louise – ou Yvonne – Vovonne ou Vonaille – nées en 1902 et 1909.

C'est donc, pour l'essentiel, en tant que patron que l'imprimeur rennais vit ces événements, alors que nombre de ses ouvriers parmi les plus âgés reçoivent leurs ordres de mobilisation. C'est à ce titre aussi qu'il est contacté par le préfet d'Ille-et-Vilaine, Lucien Saint, « pour des imprimés à faire exécuter d'urgence ».

---

1. Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

À la préfecture, où « la plupart des employés sont déjà en tenue militaire », on lui explique en fin d'après-midi qu'il « s'agit d'imprimer une proclamation du Président Poincaré aux chambres et de faire quelques imprimés nécessaires à la mobilisation ». L'imprimerie Oberthür a l'habitude de travailler avec les services de la préfecture : c'est en effet la plus importante entreprise de ce genre à Rennes.

Fondée sous ce nom en 1852, elle fait suite en fait à un premier établissement, créé en 1842 par l'association du sieur Landais, imprimeur-lithographe à Rennes, et de François-Charles Oberthür<sup>2</sup>. Né en 1818, ce Strasbourgeois, héritier d'une famille de lithographes, s'est installé à Rennes en 1838, arrivant de Paris. D'abord employé chez Marteville et Landais, il crée donc sa propre entreprise en association avec le second, quatre années plus tard, avant de racheter ses parts à son associé en 1852 : à cette date, l'imprimerie est déjà passée de 6 à 18 ouvriers, puis 40 en 1854 par le rachat des parts de Lefas dans l'imprimerie Marteville et Lefas. Divers marchés prometteurs – celui des calendriers, des almanachs des postes, des imprimés de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest – permettent à l'entreprise de croître rapidement. De nouveaux terrains sont acquis faubourg de Paris à Rennes, en 1860, les locaux qui y sont établis accueillant dès 1865 une première machine à vapeur. Un nouvel atelier est bâti en 1870, sur les plans de Jean-Baptiste Martenot, architecte de la ville de Rennes, à qui l'on doit aussi, entre autres, les halles, la préfecture, l'école de médecine, plus tard le palais du Commerce<sup>3</sup> ; un second, destiné au façonnage, est édifié en 1884. En 1893, à la mort du fondateur, François-Charles Oberthür, l'imprimerie compte 674 ouvriers : elle fait désormais partie des principales entreprises de la ville, tant par le nombre de ses salariés que par son emprise, dans un quartier en plein développement dont elle constitue l'un des pôles les plus actifs, emprise d'autant plus importante qu'aux bâtiments industriels sont associés l'hôtel particulier de la famille et un magnifique parc<sup>4</sup>.

Depuis 1865, la direction est assurée conjointement par François-Charles et son fils, Charles, né en 1845, sous la raison sociale *Oberthür et fils*. René, né en 1852, rejoint son frère à la tête de l'imprimerie en 1893, en association avec leur mère. Ce sont eux qui, indéniablement, confortent la place de la famille dans

2. Sur l'histoire de cette entreprise, nous renvoyons à Louis JENIN, *L'imprimerie Oberthür à livre ouvert. Rennes, 1842-1983*, Rennes, Eljje, 2001 et Éric MORIN, *Oberthür. Des imprimeurs dans la ville*, mémoire de DEA d'histoire, université Rennes 2, 1993.

3. Sur ce personnage et ses travaux, voir Jean-Yves VEILLARD, *Rennes au XIX<sup>e</sup> siècle. Architectes, urbanisme et architecture*, Rennes, Éditions du Thabor, 1978.

4. Il semble que ce soit René Oberthür, l'oncle de Charles, qui occupe cet hôtel particulier avant-guerre. Le domicile de Charles Oberthür père est situé au 36, Faubourg de Paris. Charles et sa famille résident quant à eux dans une rue un peu plus proche du centre-ville, dans une maison du 30, rue Armand-Barbès. Cette rue est à l'image du quartier : y vivent un professeur de lycée, un maître de conférences à la faculté de droit, un officier supérieur du 41<sup>e</sup> RI, mais aussi une demi-douzaine d'imprimeurs et typographes employés par l'imprimerie Oberthür.

la ville. Charles est ainsi premier adjoint au maire de Rennes de 1904 à 1908<sup>5</sup>. Il est aussi président de la Chambre de commerce de Rennes durant de longues années, notamment pendant la guerre. Certes, il échoue aux élections législatives de 1906 face à René Le Hérissé – « A bas la calotte » seraient alors venus crier des partisans du vainqueur devant l'hôtel particulier du faubourg de Paris au soir du scrutin<sup>6</sup> –, mais la famille reste néanmoins particulièrement influente, tant au sein des réseaux conservateurs et catholiques du département que dans les milieux d'affaires. Si René Oberthür n'a que des filles, si le fils cadet de Charles, Joseph, né en 1872, devient médecin, ses deux autres fils investissent le monde économique local. Louis, né en 1878, maire de Monterfil à partir de 1906, dirige sa propre entreprise, une brosserie, située au croisement des rues de Châteaugiron et du Cimetière de l'Est à Rennes. Quant au fils aîné, Charles, né en 1871 donc, il dirige l'imprimerie, devenue société anonyme en 1909, aux côtés de son père et de son oncle.

C'est dans ces fonctions que l'annonce de la mobilisation le trouve le 1<sup>er</sup> août 1914 en fin d'après-midi. Pour cet homme de 43 ans, trop âgé pour être mobilisé, à la tête d'une entreprise comptant quelque 1 000 salariés alors, l'éventuelle guerre s'annonce *a priori* avant tout comme une source de problèmes divers auxquels l'imprimerie va devoir faire face, à commencer par ceux liés à la main-d'œuvre, du fait du départ de nombre d'ouvriers difficilement remplaçables au vu de leurs savoir-faire si particuliers. Sa décision de s'engager, le 2 août, vient pour une part modifier son destin.

### – Engagé volontaire à 43 ans

Dans ses carnets, Charles Oberthür raconte comment, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 août, l'idée de voir partir ses employés alors que lui, « quoique valide encore et bien portant, [...] restera[i]t dans [ses] foyers », lui fut « insupportable<sup>7</sup> ». Sa décision est prise et, après la première messe, il se rend « au bureau de recrutement ».

Il est vrai que Charles Oberthür a déjà une certaine expérience militaire. Engagé conditionnel en 1889 le temps de son service militaire au 10<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne à Rennes – ceci lui permet en effet de ne faire qu'une année de service –, il devient officier de réserve dès 1893, participant régulièrement aux

5. De 1871 à 1904, il avait déjà été adjoint puis maire de Monterfil (Ille-et-Vilaine), à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Rennes, où la famille Oberthür possède une propriété, le Logis. Son père l'avait été avant lui, jusqu'à sa nomination au conseil municipal de Rennes en 1871. Sur le rôle de Charles Oberthür dans la municipalité Pinault, nous renvoyons à l'opinion d'Edmond Vadot, secrétaire général de la ville à cette époque (Patrick HARISMENDY [dir.], *Rennes sous la III<sup>e</sup> République. Cahiers d'Edmond Vadot, secrétaire général de la ville de 1885 à 1909*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 375-407) et aux travaux de Muriel COMBAUD, *La municipalité rennaise, 1900-1908: Pinault, Oberthür et le préfet*, mémoire de maîtrise d'histoire, université Rennes 2, 2003.

6. Sur ces élections, voir notamment *L'Ouest-Éclair* du 7 mai 1906.

7. Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

exercices organisés par l'unité à laquelle il est rattaché<sup>8</sup>. En 1908 cependant, alors qu'il n'est toujours que lieutenant de réserve, il donne sa démission, sans doute en raison des contraintes qu'impose à un dirigeant d'entreprise le fait d'être réserviste. Il n'est donc militairement plus rien, ce 2 août, lorsqu'il se rend au bureau de recrutement de Rennes, parvenant à être présenté au colonel qui le dirige. Celui-ci lui confie ne pouvoir le réintégrer dans son grade, mais qu'une demande en ce sens, présentée au ministre de la Guerre, devrait pouvoir aboutir dans un délai de plusieurs mois. Qu'importe. Il signe un engagement pour la durée de la guerre, quitte à partir comme simple soldat.

Dans les jours qui suivent, tout en continuant à s'« occuper des affaires de l'imprimerie », il entreprend les démarches nécessaires à cet engagement : obtention d'un « certificat de bonne vie et mœurs », visite médicale. Ses allers-retours au quartier du 7<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne (RAC), l'un des trois régiments d'artillerie de la garnison de Rennes avec les 10<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup>, lui donnent l'occasion de rencontrer d'anciens camarades, de glaner aussi quelques informations. Dès le 5 août d'ailleurs, il est convoqué par le général Dumay, commandant l'artillerie du 10<sup>e</sup> corps d'armée, le corps d'armée mobilisé dans la 10<sup>e</sup> région militaire, centrée sur Rennes. Celui-ci lui apprend qu'au regard du manque d'officiers, il est sans plus tarder nommé lieutenant à titre provisoire, en attendant la décision officielle du ministère de la Guerre, et qu'il est mis à la disposition du colonel commandant le 7<sup>e</sup> RAC. Celui-ci l'affecte le jour même à la 6<sup>e</sup> section de munitions d'artillerie (SMA) qui est en cours de constitution à Cesson, dans le parc du manoir de la Hublais, propriété de son frère Louis. Il s'y présente sans tarder au capitaine qui la commande, Janvier, qui n'est alors secondé que par un jeune sous-lieutenant sortant de l'École centrale, Comon.

Les quelques jours qui suivent sont passés aux derniers préparatifs, d'autant plus importants qu'ainsi qu'il le confie dans ses carnets, la « plupart des sous-officiers et presque tous les hommes » de l'unité sont des réservistes « venant de la cavalerie, ignor[ant] tout de l'artillerie<sup>9</sup> ». Il convient de s'assurer que tous les mobilisés attendus ont bien rejoint leur affectation, de se procurer les chevaux et le matériel nécessaires à l'accomplissement de la mission, notamment les caissons destinés au transport de munitions que « Comon partit, avec des attelages improvisés et des conducteurs novices pour la plupart, chercher au parc d'artillerie » à Rennes le 6 août. Il doit, en outre, songer à son propre équipement : une « tenue d'officier », « faite en vitesse chez le tailleur » associée à « une culotte de chasse [teinte] en noir pour la circonstance et garni[e] d'une bande rouge empruntée au

8. Début novembre 1914, il écrit dans ses carnets avoir été chaleureusement accueilli par un artilleur du 50<sup>e</sup> RAC qui l'avait déjà rencontré lors de manœuvres, quelques années auparavant : « il me dit qu'il me connaissait bien, qu'il avait été mon ordonnance pendant un stage que j'avais fait jadis au camp de Coëtquidan », Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

9. Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

pantalon d'un camarade » et à « un képi de sous-officier auquel on avait cousu des galons de Saint-Vincent », un harnachement, un sabre et un revolver que lui procurent deux camarades d'active, une monture enfin, un « fort cheval rouan, déjà âgé, mais bien conservé dans ses membres [...], un Norfolk breton, descendant probablement du vieil étalon *Corlay* » avec lequel il fit toute la campagne ou presque<sup>10</sup>.

Le 8 août au soir enfin, la 6<sup>e</sup> SMA doit rejoindre le quai d'embarquement Saint-Héliér, non loin de la gare. Le lieutenant Charles Oberthür, après avoir pris le temps d'un dernier aller-retour à Rennes pour saluer ses parents, embrasse son épouse et sa belle-sœur avant de quitter le jardin de la Hublais. « Nous ne disions rien, tant l'émotion nous étreignait » se souvient-il dans ses carnets<sup>11</sup>. Lançant son cheval sur la route de Rennes, il dit avoir éprouvé alors « un déchirement et une angoisse ». « Je me rendis seulement compte de la situation réelle » conclut-il.

Deux jours plus tard, la 6<sup>e</sup> SMA avait atteint la zone des armées et débarquait dans les Ardennes, non loin de Vouziers.



Ill. 1 : Charles Oberthür, en uniforme de capitaine du 7<sup>e</sup> RAC, 1915 (coll. Blandin).

**10.** Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür. Charles Oberthür doit, non sans regrets, abandonner *Souvenir*, ce cheval, à Boves (Somme) le 6 mai 1918. Il a en effet été blessé.

**11.** Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

– « C’est à toi que j’écris aujourd’hui » : des centaines de lettres

C’est à compter de cette date que Charles Oberthür commence à rédiger la longue correspondance de guerre publiée dans ce volume. La première lettre date du 14 août 1914. Postée à Voncq, dans les Ardennes, à destination de son épouse probablement, alors à Cancale dans la résidence de vacances qu’y possède le couple, il n’est pas sûr qu’elle ait été la première. La dernière missive, rédigée au dos d’une carte postale, est écrite à ses parents le 10 décembre 1918, à Brû, dans les Vosges, quelques jours avant sa démobilisation. Entre ces deux dates, quelque 250 courriers – à l’orthographe parfois déconcertante – envoyés par l’officier à sa famille ont été conservés.

Les lettres ici publiées ne représentent en fait qu’une partie de celles rédigées au cours de la période par Charles Oberthür, principalement celles destinées à ses parents, ponctuellement à son père ou à sa mère. Quelques autres y ont été ajoutées, en ce qu’elles permettent de mieux saisir le parcours de l’officier au cours de ces quatre années : d’une part des lettres que son épouse, Suzanne Martel-Oberthür, a rédigées à ses beaux-parents, reprenant souvent des informations données par son mari dans les courriers qu’elle avait reçus directement de lui ; d’autre part quelques missives envoyées par Charles à d’autres membres de sa famille, plus particulièrement à ses frères, Joseph et Louis, ou encore à son fils aîné, Carlo, en pension chez les jésuites à Jersey tout au long de la guerre. Au total, de l’ordre de 260 lettres.

Quelle proportion des échanges épistolaires de Charles Oberthür avec sa famille ce chiffre représente-t-il ? Il serait vain, au contraire d’autres poilus, de tenter d’établir la moindre statistique le concernant : il envoie par exemple 11 lettres à ses parents au cours du seul mois de janvier 1915, 11 en septembre de la même année, 11 en septembre 1918, mais l’on n’en a aucune pour septembre 1916 non plus que pour février-mars 1917 etc. À plusieurs reprises, notamment dans les premiers mois de la guerre, il dit écrire très régulièrement en Bretagne. « Je reçois vos lettres très irrégulièrement, quelquefois 7 ou 8 à la fois, et puis je suis 10 à 12 jours sans en recevoir » se plaint-il le 10 septembre 1914 par exemple<sup>12</sup>. « J’écris à Rennes à peu près tous les deux jours » précise-t-il dans la foulée, ce qu’il confirme dans un courrier du 22 novembre suivant, alors qu’il reste quant à lui sans nouvelles depuis plusieurs jours : « j’espère que vous, au moins, vous recevez mes lettres. Je vous écris toujours à peu près régulièrement tous les deux jours<sup>13</sup> ». S’il s’excuse à

<sup>12</sup>. Sauf mention contraire, les citations qui suivent sont issues des lettres de Charles Oberthür publiées dans ce volume auxquelles le lecteur pourra donc se reporter.

<sup>13</sup>. De manière plus générale, notons que les informations contenues dans les lettres de Charles Oberthür permettent, sans surprise, de confirmer ce que l’on sait par ailleurs sur les délais d’acheminement des courriers entre le front et l’arrière. Si les lettres mettent souvent cinq à six jours voire plus au début du conflit, notamment en raison de la désorganisation relative des services postaux et des mouvements perpétuels des troupes, ces délais diminuent ensuite régulièrement : il faut quatre jours souvent début 1915, trois quelques mois plus

d'autres moments « d'être resté si longtemps sans vous écrire », comme en ce début du mois d'août 1916, quelques jours après avoir quitté le secteur de Verdun, il n'en reste pas moins raisonnable d'estimer qu'il a dû rédiger deux ou trois fois plus de lettres à destination de ses parents, autant pour son épouse, alors que tout laisse à penser qu'il n'eut pas le même rythme d'écriture avec tous ses correspondants. La correspondance ici publiée ne constitue donc qu'une petite partie d'une masse épistolaire aujourd'hui disparue : 250 sur 1 000 à 1 500.

Cet état de fait n'enlève rien, bien entendu, à l'intérêt des documents conservés. Comme la plupart des correspondances de ce type, celle-ci illustre l'importance, dans la préservation du moral des combattants, du lien avec le noyau familial et l'arrière : la chose est tout particulièrement nette au cours de la première année du conflit, avant que ne se mette en place le système des permissions ; elle évolue ensuite au gré des saisons, de la situation globale sur le front, des secteurs plus ou moins exposés où les rédacteurs sont engagés. Ces lettres permettent, entre autres, de dire son « cafard », notamment au retour des permissions, de dire plus ou moins ouvertement ses peurs aussi, rétrospectives souvent, comme lorsque Charles Oberthür dit avoir échappé à des raids de l'aviation allemande au printemps 1917<sup>14</sup>.

De façon plus globale, écrire est, pour notre officier comme pour nombre de simples soldats, un moyen de passer le temps. La guerre est en effet caractérisée, au quotidien, par de longs moments d'inactivité. « Notre vie s'écoule toujours à peu près de la même façon » explique-t-il par exemple le 30 janvier 1915, alors qu'il est en Artois :

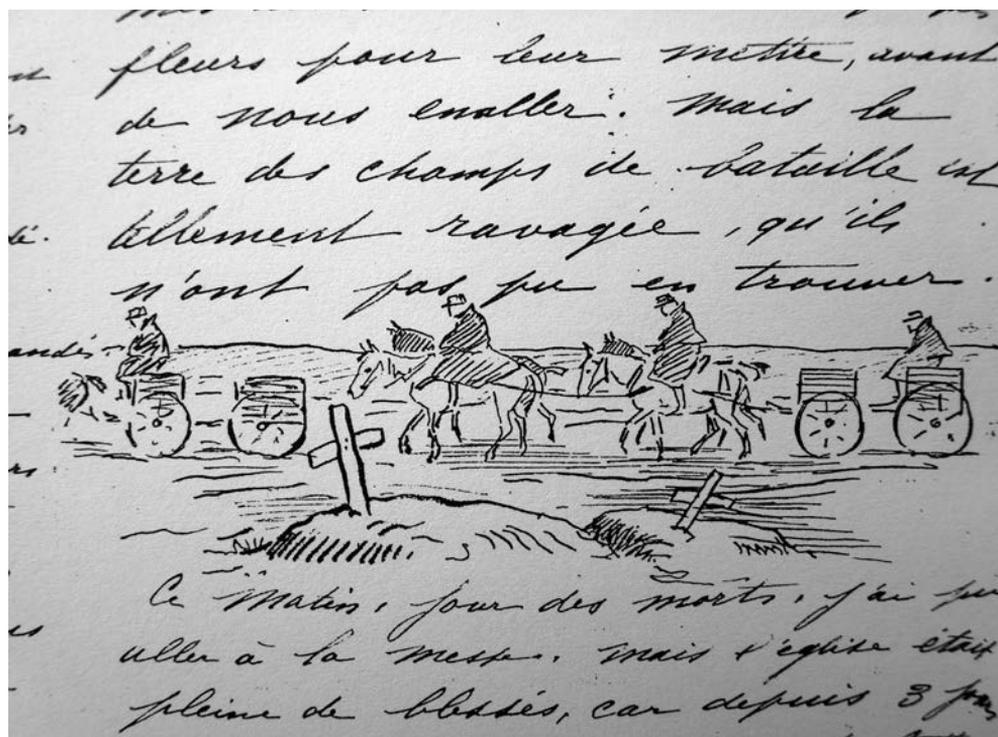
« Avec mes constructions, travaux d'aménagement et l'administration de ma section, j'ai l'emploi de mon temps. Avec ça, mes deux chevaux à monter, un peu de footing, pour ne pas trop engraisser, quelques touches d'aquarelle et ma correspondance, je n'ai pas le temps de m'ennuyer. »

Il s'agit aussi indéniablement, pour Charles Oberthür, de témoigner des événements qu'il est en train de vivre. Un témoignage qui dépasse d'ailleurs la seule forme épistolaire, ainsi que le laisse entendre cette même lettre du 30 janvier 1915. L'officier est en effet passionné de dessin et d'aquarelle. Certaines de ses lettres sont ainsi complétées par un rapide croquis, de la même encre que celle avec laquelle elles ont été écrites, permettant à ses lecteurs de mieux se rendre compte de la situation qui est la sienne au front ou encore des particularités de l'un ou l'autre de ses camarades.

---

tard. Le 11 février 1915 par exemple, il écrit avoir « reçu ce soir vos bonnes lettres du 8 » tandis que le 15 de ce mois, Suzanne Oberthür écrit à ses beaux-parents avoir « de bonnes nouvelles de Charles du 12 ». À l'inverse, Charles confie ce même 11 février 1915 qu'une « lettre de Bouët-Willamez qui était à 1 500 m de moi a bien mis 9 jours à me parvenir ».

<sup>14</sup>. Sur ces questions, voir Christophe PROCHASSON, *14-18. Retours d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008, p. 209-239.



Ill. 2: Un convoi de ravitaillement de la 6<sup>e</sup> SMA à destination des batteries du 7<sup>e</sup> RAC le 1<sup>er</sup> novembre 1914 en Artois; lettre du 2 novembre 1914 (Archives de Rennes).

Les aquarelles qu'il peint par centaines – près de 300 ont été conservées – ont sans doute pour une part les mêmes fonctions. Témoigner bien sûr, échanger – notamment lorsqu'il s'agit d'offrir le résultat de son travail à un camarade –, s'occuper, se distraire, s'évader – et la place prise par les paysages, bien plus nombreux que les scènes de guerre parmi ces aquarelles, le dit bien –, mais pas seulement. À plusieurs reprises, Charles Oberthür prend soin de préciser dans ses lettres que les aquarelles envoyées à ses parents ou, pour retouche, à des professionnels travaillant pour l'imprimerie familiale ont bien été faites dans la perspective d'une utilisation commerciale: nous y reviendrons.

D'autres aquarelles – une centaine, parmi lesquelles seules une petite trentaine reprennent un thème figurant dans le corpus principal – illustrent les carnets de l'officier, rédigés à la fin de la guerre à partir de notes prises tout au long des quatre années du conflit. Dans une lettre du 20 octobre 1914 à ses parents, il leur suggère d'ailleurs :

« lisez mes petits carnets, je v[ou]s prie. Ils ne contiennent rien de terrible. Simplement, ce que j'ai fait, noté au jour le jour. En somme, le résumé de mes lettres. Je v[ou]s enverrai à [la] 1<sup>re</sup> occasion le tome 3 que j'ai fini ce matin. Je v[ou]s prierai de m'en envoyer 3 ou 4 autres pareils, car ils me sont

bien commodes et je n'en ai plus beaucoup. C'est chez François, au magasin général, que je les avais pris avant de partir<sup>15</sup>. »

Ces carnets originaux, rédigés sur le front, n'ont pas été conservés. L'on ne sait donc rien du rythme auquel ils furent rédigés, des éventuels dessins qu'on y trouvait, des suppressions intervenues à la fin de la guerre lorsque Charles Oberthür mit en forme l'ultime version. Celle-ci n'en constitue pas moins une indispensable source d'appoint pour la connaissance des faits et gestes de l'officier, permettant de combler bien des lacunes de sa correspondance. Enfin, un album de photographies – 160 environ, datant pour l'essentiel des quelques mois passés en Artois entre octobre 1914 et juillet 1915 –, complète cet ensemble documentaire assez exceptionnel.

Rares sont en effet les cas de combattants de la Grande Guerre pour lesquels des sources aussi diverses ont été conservées. Il ne pouvait s'agir ici, bien entendu, de toutes les publier. Toutes ont cependant été mobilisées pour éclairer le parcours d'Oberthür.

#### – De Charleroi à Strasbourg, de l'Artois à Verdun, de l'Argonne à la Somme

Officier d'artillerie, servant qui plus est dans une section de munitions, le lieutenant puis capitaine Oberthür – il est promu à ce grade dès octobre 1914 – n'est pas de ces combattants de la Grande Guerre qui furent soumis, des jours durant, au feu de l'artillerie ennemie, encore moins à celui de son infanterie. Sa mission première, le ravitaillement des batteries d'artillerie en obus, en général chargés dans des dépôts à l'arrière-front, convoyés ensuite vers les positions des 75 à quelques kilomètres en arrière des premières lignes, n'est pas des plus exposées. Elle n'en est pas moins essentielle, non plus qu'exempte de tout danger, tout particulièrement dans les secteurs les plus actifs du front, au moment des grandes offensives, françaises comme allemandes.

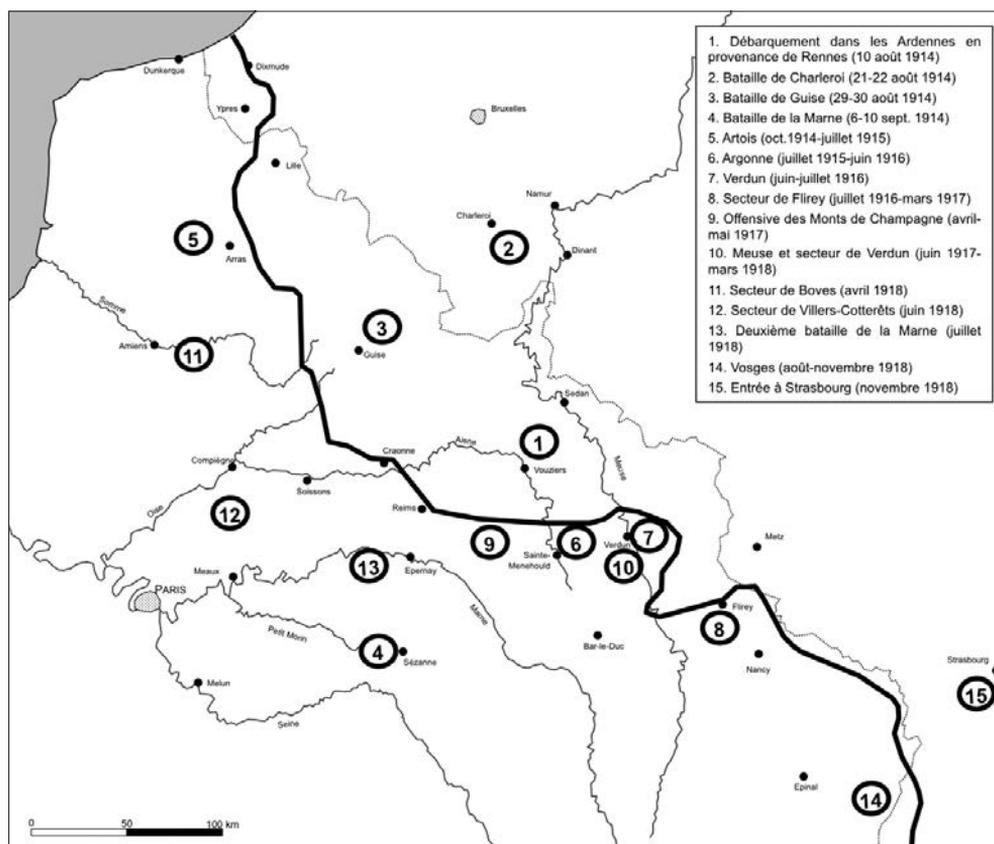
Les 7<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup> RAC, dont relève successivement la section de munitions de Charles Oberthür, sont en effet passés, à un moment ou à un autre, par la plupart des principaux secteurs que connut le front occidental entre août 1914 et novembre 1918. Parti de Rennes entre le 5 et le 9 août 1914, le premier de ces régiments, rattaché à la 19<sup>e</sup> division d'infanterie du 10<sup>e</sup> CA, débarque donc dans les Ardennes, aux environs de Vouziers<sup>16</sup>. Après une semaine passée ici, le

<sup>15</sup>. Comme le laisse entendre une lettre reçue d'un sous-officier de la 6<sup>e</sup> SMA, le maréchal des logis-chef Pierre, évacué pour raison de santé en octobre 1914, c'est son épouse, venue le voir à l'hôpital, qui a remis ces carnets à la famille Oberthür vers le 10-12 octobre sans doute. Dans une lettre du 19 à ses beaux-parents, Suzanne Oberthür écrit : « J'ai lu avec bien des serments de cœur le carnet de Charles, mais j'avoue que je n'ai eu aucune surprise car c'est bien ainsi que je me figurais la vie de mon cher mari ; sans gloire, sans agrément ni satisfaction que celle du devoir accompli. »

<sup>16</sup>. SHD/DAT, 26 N 917/1, JMO du 7<sup>e</sup> RAC, août 1914 et 26 N 918/30, JMO de la 6<sup>e</sup> SMA, août 1914.

corps d'armée de Rennes franchit la frontière belge et se porte sur Charleroi où de sanglants combats sont livrés les 21 et 22 août. Ce rude baptême du feu est suivi d'un long repli ponctué de nouveaux accrochages, une retraite qui ne prend fin que sur le Grand Morin : la 6<sup>e</sup> SMA participe ainsi à la bataille de la Marne, dans le secteur de Sézanne, du 5 au 10 septembre, avant de remonter vers Reims. Fin septembre, le 10<sup>e</sup> corps quitte la Champagne pour l'Artois : il y reste jusqu'en juillet 1915, y participant notamment à la meurtrière offensive des mois de mai et juin, causant des pertes sévères dans les différentes unités. Aussi le départ pour l'Argonne est-il, pour une part, perçu comme un soulagement, ce secteur étant réputé moins actif. Et il est vrai que, mise à part l'attaque surprise lancée par les Allemands sur le front des 19<sup>e</sup> et 131<sup>e</sup> DI le 8 septembre 1915, les 10 mois passés ici sont bien plus marqués par les problèmes liés au froid, à la boue, à la mauvaise qualité de l'eau que par les actions de combat.

Il en va tout autrement de Verdun, que Charles Oberthür rejoint en juin 1916 avec la même unité, la 6<sup>e</sup> SMA, cependant désormais rattachée à la 131<sup>e</sup> division d'infanterie : cela n'a pas grande incidence sur sa mission, bien plus sur le petit



Carte n° 1: Les étapes de la guerre de Charles Oberthür (1914-1918).

cercle des officiers qu'il côtoie au quotidien, nous y reviendrons. Ce passage par Verdun, de quelques jours pour les unités d'infanterie, rapidement usées, de quelques semaines pour celles relevant de l'artillerie, marque profondément les esprits. Les pertes y atteignent des niveaux parmi les plus élevés au regard du temps passé ici, y compris au sein de la section de munitions du capitaine Oberthür, *a priori* moins exposée. Les séjours en Lorraine dans le secteur de Flirey, jusqu'au printemps 1917, en Champagne pour participer à l'offensive contre le Mont-Cornillet en mars-mai de la même année, puis à nouveau dans la Meuse, non loin de Verdun, à un moment cependant où ce secteur n'a plus l'activité qui a été la sienne l'année précédente ne sont en rien comparables à l'expérience de cet été 1916, même si de nouvelles menaces guettent les artilleurs de la 6<sup>e</sup> SMA du 7<sup>e</sup> RAC, transformée en 2<sup>e</sup> SMA du 50<sup>e</sup> RAC, à commencer par l'activité de l'aviation allemande.

Le printemps 1918 marque indéniablement l'entrée dans une nouvelle phase de la guerre, les offensives allemandes successives conduisant à de sensibles modifications du front, à des déplacements rapides de certaines unités pour tenter de colmater les brèches du dispositif allié, à des combats d'un nouveau type, autant d'éléments qui ne sont pas sans rappeler au capitaine Oberthür la situation de l'été et du début de l'automne 1914. La 131<sup>e</sup> DI est ainsi engagée successivement dans la Somme après l'offensive *Michaël*, à Boves, pour participer à la défense d'Amiens, dans la forêt de Villers-Cotterêts début juin après la percée allemande sur le Chemin-des-Dames, dans la Marne, non loin d'Épernay, en juillet au moment de l'ultime offensive lancée par Ludendorff le 15 de ce mois. Retirée du front après sa participation à la contre-offensive dans le cadre de ce que l'on a pris coutume de qualifier de seconde bataille de la Marne, la division rejoint les Vosges en août 1918. C'est dans ce secteur alors très calme que la 2<sup>e</sup> SMA finit la guerre, l'armistice intervenant alors que l'on se prépare à une nouvelle offensive en Lorraine qui n'aura finalement pas lieu.

Charleroi, la Marne, l'Artois, l'Argonne, Verdun, la Champagne, la Somme, l'Aisne : ces noms disent bien l'engagement de la SMA commandée par Charles Oberthür tout au long du conflit. Ils dissimulent en fait des situations fort variables dans le temps, des moments d'intense activité, souvent synonymes de danger et de mort, alternant avec de longs moments de repos ou de séjour dans des secteurs plus tranquilles dominés par la monotonie, voire l'ennui. La chose est nette à l'échelle de chacun de ces secteurs, tout particulièrement une fois le front stabilisé : en Artois par exemple, aux durs combats menés par le 10<sup>e</sup> corps d'armée autour d'Arras début octobre 1914, succèdent de longues semaines d'inactivité relative, le centre de gravité des opérations s'étant déplacé vers les Flandres et Ypres, le manque de munitions d'artillerie n'arrangeant rien à l'affaire. Il faut attendre mi-décembre pour que de nouvelles offensives, limitées, soient lancées côté français, puis le début du mois de mai 1915 pour le déclenchement d'une attaque de grande envergure. Entre-temps, la vie s'est écoulée au rythme lent de l'hiver,

non sans pertes pour autant, tout particulièrement dans l'infanterie<sup>17</sup>. À cette alternance des temps à l'échelle d'un même secteur, s'ajoute celle entre secteurs de nature différente, indispensable au repos des troupes, à leur reconstitution aussi lorsque les pertes ont été trop importantes. Ainsi, au printemps 1918, la 131<sup>e</sup> DI, retirée du front fin mars, suit près de deux semaines d'instruction, section de munitions comprise, avant d'être engagée dans la Somme mi-avril. Placée au repos à la fin du mois, elle n'intervient que début juin face à l'offensive allemande dans l'Oise. Désengagée après une dizaine de jours d'intenses combats qui ont décimé ses régiments d'infanterie dont de nombreux éléments ont été capturés, elle ne remonte en première ligne que mi-juillet.

Si ces périodes d'ennui ne sont propres ni à cette division, ni à la vie d'une SMA, elles prennent sans doute pour ces sections de munitions une dimension particulière, commune pour une part aux unités plus habituées à l'arrière-front qu'aux premières lignes.

– **« Nous avons ravitaillé toute la journée et une partie de la nuit » :  
la vie d'une section de munitions d'artillerie**

C'est la vie d'une section de munitions d'artillerie que nous donnons, pour une part, à saisir les lettres de Charles Oberthür : officier en second de la 6<sup>e</sup> SMA du 7<sup>e</sup> RAC, le régiment d'artillerie de la 19<sup>e</sup> DI, à la mobilisation, il la commande à compter du mois d'octobre 1914 et ce jusqu'à la fin de la guerre, son changement de nom – 2<sup>e</sup> SMA – ou son rattachement au 50<sup>e</sup> RAC et à la 131<sup>e</sup> DI ne changeant rien d'un point de vue pratique. Sans doute est-ce là l'un des grands intérêts de cette correspondance, car si les grands principes d'emploi de l'artillerie au cours de ce conflit sont assez bien connus, si leurs évolutions ou les progrès techniques le sont aussi, la vie quotidienne des artilleurs l'est beaucoup moins<sup>18</sup>. La place prise par les tranchées dans l'imaginaire collectif a sans doute grandement contribué à limiter largement notre vision du conflit aux seuls combats d'infanterie, à la seule vie des fantassins en première ligne, délaissant très largement nombre d'autres aspects<sup>19</sup>. Le hasard de la conservation des sources permet d'ailleurs, en ce qui concerne les artilleurs des 19<sup>e</sup> et 131<sup>e</sup> DI, de compléter utilement les documents laissés par le capitaine Oberthür par ceux rédigés par d'autres, officiers

17. Sur ce point, voir l'étude d'un régiment d'infanterie de la 20<sup>e</sup> DI du 10<sup>e</sup> CA proposée par Erwan LE GALL, *Une entrée en guerre. Le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)*, Talmont-Saint-Hilaire, éditions CODEX, 2014, p. 123-130.

18. Sur ces questions, voir Michel GOYA, *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2003, p. 287-294 et 387-390, ou Pierre TOUZIN et François VAUVILLIER, *Les canons de la victoire, 1914-1918. Tome 1 : L'artillerie de campagne*, Paris, Histoire & Collections, 2009.

19. De ce point de vue, il est révélateur que Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, A. Colin, 2009, p. 15-55 consacre finalement son étude d'un éclat d'obus bien plus aux effets de l'artillerie sur les fantassins qu'à la guerre vue par les artilleurs eux-mêmes.

comme lui ou simples combattants : ainsi des souvenirs du capitaine Jean Leddet, commandant une batterie de tir du 7<sup>e</sup> RAC, évoqué à une reprise au moins par le commandant de la 6<sup>e</sup> SMA ; ainsi des carnets du capitaine Bodin, commandant la 8<sup>e</sup> SMA en août-septembre 1914 ; ainsi encore des carnets, inédits, de Pierre-Marie Lehagre, réserviste mobilisé en août 1914 à la 10<sup>e</sup> SMA du même régiment<sup>20</sup>.

À la mobilisation, le 7<sup>e</sup> RAC, à l'instar des autres régiments d'artillerie, s'est vu doté d'une douzaine de sections de munitions, SMI chargées de ravitailler en munitions les unités d'infanterie, SMA assurant le ravitaillement en obus des échelons de combat des RAC. La 6<sup>e</sup> section de munitions, commandée par le capitaine Janvier, bientôt remplacé par Oberthür, n'est donc qu'un élément de ce dispositif plus vaste constituant le 1<sup>er</sup> échelon du parc d'artillerie du 10<sup>e</sup> corps d'armée, ou PA10. Ce parc d'artillerie est en général fractionné en trois échelons, mais il existe des PA à deux échelons – c'est justement le cas au 10<sup>e</sup> CA – ayant une composition identique et étant donc de ce fait interchangeables. Pendant le combat, l'échelon le plus avancé est établi en un « point de dislocation », choisi de préférence dans le voisinage immédiat d'un nœud routier, à moins de 5 km des premières lignes en théorie, mais le plus souvent, dans la pratique, hors de portée de l'artillerie de campagne ennemie, en l'occurrence les canons de 77 mm allemands. C'est de ce point de rassemblement, aussi bien pour les sections vides que pour les sections pleines, qu'on les fait rayonner à destination des batteries d'artillerie ou des unités d'infanterie.

C'est cette situation que donnent à saisir les lettres et les carnets du capitaine Oberthür, notamment au cours des deux premières années de la guerre, aussi bien à Charleroi, lorsqu'il est envoyé, au matin du 22 août 1914, pour ravitailler le 7<sup>e</sup> RAC en avant du village de Fosse, « au grand trot, côtes et descentes, tant que ça peut marcher », qu'à Montenescourt, en Artois ou La Grange-aux-Bois, en Argonne, entre l'automne 1914 et le printemps 1916, dans le contexte cette fois d'une guerre de position. En général elle-même approvisionnée en munitions par des convois venus de l'arrière, la section de munitions n'a à sa charge que la livraison de ces obus depuis son propre parc, progressivement aménagé pour les 154 hommes la composant comme pour les 177 chevaux qu'ils utilisent, dans ces deux cas à une dizaine de kilomètres des lignes ennemies : « à midi, on vient me ravitailler du 2<sup>e</sup> échelon » indique Oberthür dans ses carnets à la date du 10 octobre 1914, alors que les combats se poursuivent autour d'Arras ; « sitôt la section pleine, nous partons ravitailler le 10<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> [RAC] entre Warlus et Dainville », à 6 km de là<sup>21</sup>. Régulièrement pourtant, les 22 caissons, transportant chacun 96 obus de 75, doivent s'affranchir de ce principe logistique des flux pous-

20. Jean LEDDET, *Lignes de tir. Un artilleur sans complaisance, carnets de guerre, 1914-1918*, s. l., Anovi, 2012 ; Michel BODIN, *Les débuts de la Guerre de 1914 vécus par Charles Bodin*, Plessala, Bretagne 14-18, 1997 ; carnets de Pierre-Marie Lehagre, Arch. privées de la famille Lehagre.

21. Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

sés énoncé dans le règlement de 1910, voulant qu'à l'intérieur du corps d'armée, le ravitaillement est toujours assuré de l'arrière vers l'avant pour tous les échelons, pour prendre en charge leur propre approvisionnement<sup>22</sup>. Charles Oberthür le note à plusieurs reprises dans ses carnets ou dans ses lettres, signifiant implicitement par là que l'on sort du cadre habituel d'emploi des SMA, comme le 3 octobre 1914, ainsi qu'il l'écrit dans son courrier du lendemain :

« Hier nous avons ravitaillé toute la journée et une partie de la nuit, puis, on n[ou]s a envoyés, aussitôt de retour, remplir à nouveau nos coffres à Arras. Arrivés là, le train de munitions était vide et n[ou]s avons dû n[ou]s en retourner tels que n[ou]s n'avons donc pas pu aller ravitailler ce matin. »

Dans la perspective des grandes offensives cependant, on en revient en général à ce principe des flux poussés. Ainsi, début mai 1915, alors que « la concentration s'intensifie » dans les jours précédant l'attaque prévue le 9, le capitaine Oberthür note dans ses carnets qu'« on ne nous envoie plus chercher de munitions à l'arrière. On nous les apporte maintenant à domicile par camions auto, ce qui est un grand perfectionnement<sup>23</sup> ». Mais dès le 10 mai, la consommation d'obus est telle qu'il indique que la 6<sup>e</sup> SMA ravitaille « tout le temps et, en rentrant le soir, on nous envoie chercher des munitions à Noyel-Vion », à 7 km en arrière, non sans difficultés d'ailleurs : « la section du parc qui doit nous ravitailler ne vient pas » explique-t-il. « On est obligés de l'attendre toute la nuit. Enfin, à 5 heures du matin, elle arrive. On remplit nos coffres et on revint à Montenescourt à 8 heures. » Et c'est ainsi que « sans arrêts, jours et nuits, pendant la fin de la semaine », la 6<sup>e</sup> SMA ne cesse de ravitailler.

Ce système subit, durant le conflit, un certain nombre d'évolutions<sup>24</sup>. Tout d'abord parce que certaines des sections de munitions sont supprimées, la guerre de position d'une part, la crise des effectifs d'autre part les rendant moins utiles en si grand nombre qu'on ne l'avait imaginé avant le déclenchement des hostilités : au sein du PA10, les 8<sup>e</sup> (1<sup>er</sup> échelon) et 14<sup>e</sup> SMA (2<sup>e</sup> échelon) sont dissoutes dès le 21 novembre 1914, deux autres sections l'étant en février et mars 1915, une cinquième, la 2<sup>e</sup> SMI (1<sup>er</sup> échelon), en octobre de la même année. Une partie des personnels de ces unités dissoutes étant reversée dans celles subsistant, les effectifs

---

22. *Règlement provisoire de manœuvre de l'artillerie de campagne*, Paris, Chapelot, 1913. L'idée est bien que chacun des échelons a le devoir de rechercher, dès qu'il est en place, le contact des échelons ou des troupes qui sont en avant, de manière à ce que personne n'ait à regarder en arrière. Les corps de troupe, en particulier les régiments d'infanterie ou d'artillerie de campagne, doivent être déchargés de toute préoccupation relative à leur propre ravitaillement pour se concentrer sur leur mission première : le combat.

23. Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

24. Nous ne nous étendrons pas ici sur la question de la motorisation, qui concerne certaines SMA à compter de 1916 surtout, non plus que sur leur diversification avec la création de sections de 90 en avril 1915, avec l'arrivée de canons de ce calibre sur le front. En effet, ces évolutions ne concernent pas directement la section du capitaine Oberthür.

de ces dernières évoluent aussi au cours du conflit : la SMA du capitaine Oberthür compte 157 hommes en août 1914 – contre 149 et 141 pour les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> SMA des capitaines Vène et Bodin pourtant du même régiment – ; ce sont quelque 178 personnes qu’il commande en avril 1918, le nombre de chevaux passant dans le même temps de 174 à 233. Le changement le plus profond concerne sans doute le remplacement des parcs d’artillerie de corps d’armée par des parcs divisionnaires au printemps 1916 : ce PAD permet en effet de raccourcir la chaîne de commandement et de répondre au plus vite aux besoins des régiments, ainsi que l’illustrent les situations extrêmes – mais de ce fait ô combien révélatrices – de Verdun en juillet 1916 ou de Villers-Cotterêts début juin 1918, alors qu’il s’agit de faire face à des offensives ennemies que l’on peine à contenir. C’est cette nouvelle organisation qui vaut à la 6<sup>e</sup> SMA de quitter le giron de la 19<sup>e</sup> DI avec laquelle elle combattait depuis août 1914 pour constituer le PAD131 – à la 131<sup>e</sup> DI donc –, avec une SMI et une seconde section d’artillerie, la 3<sup>e</sup> SMA, dissoute cependant en juillet 1917. La section du capitaine Oberthür, devenue 2<sup>e</sup> SMA du 50<sup>e</sup> RAC, reste alors la seule.

Sa mission demeure cependant largement la même, les fonctions de son commandant fondamentalement identiques.

– « **La 6<sup>e</sup> section, que j’ai bien dans la main** » :  
**le management de sa SMA par Charles Oberthür**

Parti comme adjoint au commandant de la 6<sup>e</sup> SMA, le lieutenant Oberthür, rapidement promu capitaine, se trouve dès la fin du mois de septembre 1914 à la tête de son unité. Cela implique de nouvelles tâches, à commencer par le suivi de la comptabilité des finances et des matériels de son unité, ce qui ne va pas sans problèmes au regard de ce qu’ont été les semaines précédant sa prise de fonctions<sup>25</sup>. Cela implique aussi et surtout de nouvelles responsabilités, ainsi qu’il l’indique dans une lettre du 26 septembre 1914, après avoir plaisanté sur sa situation de « légume marchant de pair avec ceux qui ont 3 galons pour de vrai », jouissant « d’un tas d’avantages inconnus des lieutenants » :

« La seule chose qui m’embête, c’est la responsabilité qui change aussi elle du tout au tout. Et il y en a une grosse, celle de la conservation de mes hommes. Jusqu’ici, je ne m’en étais pas préoccupé mais, maintenant, je me dis qu’il faut que je devienne prudent comme l’était le père Janvier qui avait toujours peur de faire voir sa batterie et qui se défilait des vues de l’ennemi avec une prudence de serpent quand il allait ravitailler les batteries de tir. Il a réussi à ne pas faire cabosser un seul homme depuis le début, quand d’autres moins prudents ont subi des pertes parfois sérieuses. Un lieut[enan]t qui l’autre jour en a perdu 7 par sa faute ne peut pas s’en consoler. »

25. Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

La vie de ses hommes dépend en effet désormais pour une part de ses décisions, des ordres qu'il peut être amené à leur donner, des conditions dans lesquelles ils auront à réaliser telle ou telle mission. Mais plus fondamentalement, en tant que commandant d'unité, il lui faut aussi et surtout veiller à ce que ses subordonnés bénéficient d'un confort minimal, en cela souvent leur faire construire des abris pour les loger, s'assurer que couvertures, souliers, ravitaillement soient livrés en temps et en heure, notamment au cours du premier hiver de la guerre, alors que rien n'a été anticipé.

L'action de Charles Oberthür va cependant souvent bien au-delà des strictes limites de son rôle de commandant d'unité: il reste un « patron », avec le paternalisme que cela implique parfois. Ainsi, en dehors du cadre des livraisons par l'armée, en raison du mauvais temps et de la difficulté de se procurer des vêtements de pluie vraiment efficaces, il fait venir de Cancale à ses frais en janvier 1915 des cirés de marins ou « suroîts » avec lesquels ses conducteurs ressemblent certes « à des terre-neuvas » écrit-il dans ses carnets, mais bien plus efficaces que les vêtements fournis par l'intendance, « de toutes étoffes et de toutes couleurs<sup>26</sup> ». L'autorisation donnée à ses hommes d'assister à la messe mi-octobre 1914, au moment où le front se stabilise, pour peu que cela se fasse par roulement afin que la mission de la SMA puisse être remplie, relève pour une part de la même logique: la protection physique apportée par les cirés ne se comprend pas sans celle, spirituelle, procurée par la présence à l'office divin<sup>27</sup>. Et c'est en bon père de sa petite famille militaire qu'en avril 1916, il fait venir 600 litres de cidre de Saint-Armel, près de Rennes<sup>28</sup>. En cela, une fois encore, il agit en « patron » de sa section: certes, il entend faire plaisir à ses hommes qui, à cette période de la guerre, viennent encore pour la plupart de Bretagne, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord notamment. Mais il s'agit aussi de lutter contre les abus d'alcool, une obsession de ce catholique convaincu qui en avait d'ailleurs peut-être fait une de ses priorités de chef d'entreprise avant-guerre. À Pâques 1915 par exemple, tout en se réjouissant que ses cuisiniers lui aient « assuré que si je ne leur faisais pas

26. Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

27. Dans ses carnets, Charles Oberthür dit à plusieurs reprises la forte impression que lui font ces cérémonies religieuses sur le front, largement fréquentées par les combattants bretons. À l'automne 1914, il note par exemple comment l'« on vit s'acheminer de tous les bivouacs environnants, des hommes brossés et décrottés de leur mieux, suivant les chemins messiers, le long des champs et se dirigeant vers l'église. Quand j'y entrai, elle était déjà comble, remplie d'hommes hirsutes et déguenillés, à la barbe inculte, qui ressemblaient plutôt à des brigands qu'à des chrétiens et qui répandaient une odeur de faunes. Mais quelle impression de piété et de foi on éprouvait en pénétrant parmi ces brigands à l'air farouche », Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

28. Voir, *infra*, la lettre du 5 avril 1916. L'image de l'officier comme « père » de la petite famille que constituerait son unité n'est pas propre à Charles Oberthür. Sur ce point, voir par exemple Rémy CAZALS et André LOEZ, 14-18. *Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Tallandier, 2012, p. 186-194.

préparer des repas maigres, la plupart [de ses hommes] ne mangeraient pas », il lui faut constater que « ça ne les a pas empêchés de me rentrer saouls ce soir en assez grand nombre. Saints ivrognes de Bretagne<sup>29</sup> » ! Dans une lettre du 26 décembre 1914, il résume d'ailleurs sa vision pour le moins ambivalente des poilus bretons. Chrétiens, ils « tiennent encore bien à leur fête de Noël ». À l'instar du général de Castelneau au lendemain de la guerre, il voit en eux des « soldats admirables. Non pas comme tenues, les malheureux, car ils sont sales, délabrés, rapiécés, que ça en fait pitié. Mais ils sont patients, durs au mal et ne rouspettent jamais ». Il prend soin cependant de préciser que « ce sont de bien braves gens quand ils ne peuvent pas se saouler ». Un avis repris dans une lettre du 16 avril 1917 : « on ne s'imagine pas, quand on ne l'a pas vu, combien nos soldats bretons sont épatants quand ils sont comme ici, dans des endroits absolument dépourvus de gnôle et de pinard. Comme ils sont braves types et faciles à mener<sup>30</sup> ».

Il n'a d'ailleurs de cesse que de se débarrasser de ceux qui ne savent modérer leur consommation. « J'ai purgé ma section de toutes les sales têtes et les soulots, n'ayant plus rien à boire que ce que je leur donne, sont devenus tout à fait les saints ivrognes de Bretagne dont parlent les auteurs » écrit-il dans une lettre du 6 juin 1915. Quelques semaines plus tôt, il s'était déjà félicité du fait que, si « j'avais deux [sous-officiers] qui se cuitaient [...], je m'en suis débarrassé<sup>31</sup> ». Son objectif avait déjà été affirmé à plusieurs reprises dans plusieurs de ses courriers : « je suis très heureux d'être resté à la 6<sup>e</sup> section, que j'ai bien dans la main » écrit-il par exemple dès le 16 octobre 1914. Il y insiste à nouveau un mois plus tard, le 17 novembre : « je préfère conserver ma batterie qui marche bien et que j'ai bien dans la main, plutôt que d'aller prendre le commandement d'une nouvelle, dans laquelle je ne connaîtrais pas grand monde<sup>32</sup> ».

**29.** Voir, *infra*, la lettre du 1<sup>er</sup> avril 1915. En revanche, le 6 décembre 1914, il se félicitait – en s'en étonnant presque – du bon déroulement de la Sainte-Barbe : « nous avons pu fêter la Ste Barbe avant hier, sans que les Boschés aient eu le mauvais goût de troubler notre fête. Elle a été très bien réussie et je n'ai eu dans ma section, aucun accident, ni aucun homme saoul ».

**30.** Voir, *infra*, la lettre du 16 avril 1917.

**31.** Voir, *infra*, les lettres des 6 juin et 4 mai 1915.

**32.** On peut noter en cela la distance qui le sépare du capitaine Leddet, officier d'active dans le même régiment, pour qui commander une SMA aurait été déchoir : « moi ! Commander une section de munitions à la guerre ! Rien que d'y penser, je devenais antimilitariste » écrit-il alors qu'il attend une nouvelle affectation après son évacuation du front pour blessure, en octobre 1914. Jean LEDDET, *Lignes de tir...*, *op. cit.*, p. 112.



Ill. 3 : Le maréchal des logis Touboulic sur son cheval, 6<sup>e</sup> SMA, Artois, début 1915 (coll. Oberthür).

Si les clichés qu'il a conservés dans son album photo, après-guerre, disent bien ces liens particuliers entretenus avec ses hommes – pour la plus grande partie d'entre elles, ces photographies représentent certains de ses subordonnés, à commencer par les sous-officiers qui le secondent –, il entend bien forger une unité à son goût. Satisfait d'être « merveilleusement secondé par les 2 lieutenants » en juin 1915 alors que « tout marche sans qu'il y ait besoin de jamais rouspéter », il ne cache pas son agacement en octobre 1914 lorsqu'il voit ses deux subordonnés directs, amenés à quitter la 6<sup>e</sup> SMA pour de nouvelles fonctions, être remplacés par le lieutenant Fossard – « un type pour qui j'éprouvais au début, peu de sympathie. Il est protestant et sa femme aussi » explique-t-il plus tard pour se justifier – et le sous-lieutenant Zunz, « Youpin sans conviction » écrit-il, ces termes revenant à plusieurs reprises sous sa plume dans ses lettres comme dans ses carnets<sup>33</sup>.

<sup>33</sup>. Cet antisémitisme ne surprend guère dans ce milieu très catholique au lendemain de l'Affaire Dreyfus qui marqua profondément, entre autres, la ville de Rennes au moment du second procès, en 1899. En 1900, Charles Oberthür père avait pris position en faveur d'une liste explicitement anti-dreyfusarde lors des élections municipales à Rennes ainsi qu'en témoigne, entre autres, une profession de foi imprimée à cette occasion : « la Patrie a assez souffert de ces troubles fomentés par l'*Etranger* et par les *Cosmopolites* » indique notamment

Il montre d'ailleurs la même rudesse à l'égard des autorités civiles avec lesquelles il est amené à être en relation. En effet, cantonnées plusieurs kilomètres en retrait des premières lignes, les SMA sont le plus souvent installées dans des villages dont la population, à l'abri de la plupart des bombardements, est restée sur place. Les maires y tiennent toujours leurs fonctions, tandis qu'une partie du personnel militaire est logée chez l'habitant. Dans ces conditions, il n'est pas rare que les hommes du capitaine Oberthür, par ailleurs cultivateurs pour une part sans doute importante d'entre eux, soient employés à des travaux agricoles, ponctuellement à l'exploitation d'une forêt, à leur plus grande satisfaction d'ailleurs : c'est souvent le moyen d'échapper à des corvées moins plaisantes et plus dangereuses. Quant au commandant de la 6<sup>e</sup> SMA, en tant que principale autorité militaire du village, il est amené parfois à jouer le rôle de commandant de place, de « major de cantonnement, ce qui me faisait croire le maire de ce pays » écrit-il dans ses carnets au sujet de son séjour en Argonne. Il lui faut en fait, le plus souvent, faire avec ceux qu'il appelle les « tyranneaux de village ». « En ce moment, je suis en délicatesse avec Mr le Maire de Montenescourt » confie-t-il par exemple dans sa lettre du 5 février 1915, celui-ci ayant refusé une réquisition de foin. « Tout ça ne me met pas bien avec l'élément blocardo-fripouillard, ce qui d'ailleurs me laisse absolument froid » conclut-il. À l'inverse, dans son courrier du 30 juin 1917, il se dit « en très bons termes avec le maire, quoique blocard », évoquant le premier magistrat de Récourt-le-Creux, dans la Meuse, entre Saint-Mihiel et Verdun.

Ces propos illustrent à quel point les options politiques constituent, à ses yeux, un critère essentiel dans les relations humaines, y compris sur le front. Les cercles de sociabilité qui sont ici les siens s'en ressentent largement.

### – Les horizons concentriques de la sociabilité de Charles Oberthür sur le front

Si la camaraderie, pour une part fantasmée après-guerre par les anciens combattants, a joué un rôle indéniable dans la capacité des soldats à tenir au cours des quatre années de conflit<sup>34</sup>, elle tient une place non moins essentielle pour les officiers qui les commandent. Les modalités en sont sans doute pour une part différentes, ainsi qu'en témoignent les lettres et les carnets du capitaine Oberthür. Dans son cas, trois principes régissent les relations qu'il entretient avec les autres : les liens de subordination à l'égard de ses propres supérieurs, la proximité des

---

le document avant de préciser « nous voulons la France aux Français » et de conclure par un « Arrière les dreyfusards » (Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, 3 M 481, élections municipales de 1900). Cet antisémitisme se double d'un racisme alors presque banal à l'égard notamment des soldats noirs américains côtoyés dans les Vosges à l'automne 1918. Charles Oberthür les désigne dans sa lettre du 22 septembre 1918 par les termes de « makokos ouistitis ».

<sup>34</sup>. Sur cette question, voir les travaux d'Alexandre LAFON, *La camaraderie au front, 1914-1918*, Paris, A. Colin/ministère de la Défense, 2014.

options politiques et religieuses, enfin la distance sociale qui peut le séparer de ceux qu'il est amené à côtoyer. Dans le cas présent, la chose est particulièrement nette en ce qui concerne celui qu'il appelle son « fidèle Berthelot », son ordonnance tout au long de la guerre : la – relative – proximité quotidienne n'implique aucune relation autre que de subordination ; sans doute s'apprécie-t-on, tout en restant parfaitement conscient des positions respectives du capitaine et du simple artilleur dans le cadre de « l'entremêlement des hiérarchies sociales et militaires » qu'évoque N. Mariot<sup>35</sup>.

Le premier cercle de ses fréquentations sur le front est indéniablement celui constitué par les officiers du 1<sup>er</sup> échelon du PA10 puis du PAD131. Qu'il s'agisse de subordonnés – les lieutenants et sous-lieutenants qui se succèdent tout au long de la guerre sous ses ordres –, d'égaux – les capitaines commandant les autres sections de munitions – ou de supérieurs, à l'instar des commandants Cochin, Moreaux ou du lieutenant-colonel O'Neil, c'est avec eux qu'il partage ses repas, soit dans le cadre d'une « popote » bénéficiant de l'expertise du cuisinier du commandant de la SMA, soit à l'occasion de visites que l'on se rend de manière régulière. C'est le cas de Blandin entre autres, capitaine commandant la 5<sup>e</sup> SMA jusqu'à sa dissolution, dont Charles Oberthür dit en octobre 1914 que c'est « mon principal ami, celui dont la présence me fait le plus plaisir » ; « c'est une veine inespérée d'avoir pu le faire placer à côté de moi » confie-t-il à son frère. « Hier soir, j'ai dîné chez Blandin à l'occasion de sa fête. Ce fut très gai et très copieusement servi » écrit-il le 11 novembre 1914, le même Blandin étant d'ailleurs venu dîner à Montenescourt quelques jours plus tôt, pour la fête de Charles Oberthür ; repas chez Blandin à nouveau le 25 décembre, puis chez Oberthür le 31 au soir : « le linge et la vaisselle laissaient plutôt à désirer, mais le dîner était bon et les convives étaient gais » confie-t-il dans sa lettre du lendemain. Et il en va ainsi des mois durant, lorsque la situation militaire le permet tout du moins.

Ce premier cercle, recruté, sauf exception, parmi les officiers ayant « les mêmes idées et les mêmes principes » ainsi qu'il le dit au sujet du vétérinaire Delouvin, nouvellement affecté au PAD131, avec lequel il sympathise en juin 1916<sup>36</sup>, est complété par celui des Rennais et, de manière plus secondaire, de quelques Malouins, la famille Oberthür ayant des propriétés à Cancale et Paramé. Si, dans une lettre d'octobre 1914 à son frère Louis, le maire de Monterfil, il dit avoir vu, « en ravitaillant, ton domestique Pierre, qui va toujours bien et qui ne semble pas

35. Nicolas MARIOT, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 65. S'il n'est pas à proprement parler un « intellectuel », les pratiques de sociabilité du capitaine Oberthür ne sont pas sans rappeler celles décrites par cet auteur.

36. Notons deux exceptions : le lieutenant Fossard, auquel il finit par porter une certaine estime, malgré ses origines protestantes, en raison de la qualité du travail accompli, ou encore le lieutenant Brivet, affecté à la 6<sup>e</sup> SMA en juillet 1916, un « gentil garçon, instruit, bon camarade, pas du tout dans mes idées, mais d'un caractère très droit », Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

se faire de bile » ou encore « Chevillard, le boucher » de la commune, ce sont pour l'essentiel d'autres Rennais qu'il se plaît à fréquenter : ainsi des membres d'une « section d'infirmiers, parmi lesquels il y a Mr de Moustier, Mr Feyel et le s[ou]s-directeur de S[ain]t-Vincent », le collège par lequel sont passés les Oberthür comme la plupart des fils de la bonne société rennais. « Ça fait plaisir de se retrouver entre gens de connaissance » confie-t-il dans la même lettre, comme il le dit ensuite à plusieurs reprises d'officiers des 41<sup>e</sup>, 70<sup>e</sup> RI ou 13<sup>e</sup> hussards entre autres, nombre d'entre eux résidant d'ailleurs dans le même quartier que les Oberthür, entre rue de Paris et boulevard Sévigné. Et, à Noël 1915, il se félicite d'avoir pu passer le réveillon avec des camarades de la même provenance : « nous étions 4 sur 6 de Rennes ou lieux très circonvoisins » écrit-il à ses parents. L'arrivée de son frère, Louis, passé d'une section d'infirmiers au 7<sup>e</sup> RAC en mars 1915, lui permet de compléter ce petit cercle rennais<sup>37</sup>. S'il ne reste que quelques mois, étant affecté au début de l'été suivant au service automobile de la 10<sup>e</sup> armée, il illustre la grande plasticité de ce second cercle : certes, y dominent des officiers politiquement très marqués, où nombreux sont les anciens de Saint-Vincent avec lesquels les relations étaient antérieures au conflit ; mais ce cercle évolue en permanence, au gré des décès, des évacuations pour blessure ou maladie, des mutations aussi. Si Charles Oberthür note le 8 juin 1916 qu'il « quitte définitivement Blandin, Bodin et tous les amis » du fait de la mise sur pied du PAD131, il retrouve certains d'entre eux plus tard, en Champagne au printemps suivant, dans les Vosges à l'automne 1918. Il noue aussi de nouvelles amitiés. Celui qu'il appelle « Nanick » dans ses lettres à compter de la fin de l'année 1917 ne relève probablement pas de cette catégorie à proprement parler : il s'agit en fait du fils de René Blandin, maréchal des logis au 50<sup>e</sup> RAC, par ailleurs fiancé à Suzanne, la fille aînée de Charles Oberthür. Les deux hommes partagent donc des moments que le capitaine n'avait sans doute pas vécus de la même manière avec d'autres sous-officiers.

Le capitaine Oberthür n'est cependant pas seulement l'officier commandant les 6<sup>e</sup> puis 2<sup>e</sup> SMA, non plus que le seul grand bourgeois rennais fréquentant sur le front ses relations d'avant-guerre. Il est aussi, pour une part, un patron amené à côtoyer régulièrement ses anciens employés ou ouvriers. Il ne manque pas d'informer son père des noms de ceux qu'il peut croiser au hasard de ses ravitaillements : « j'ai encore rencontré aujourd'hui le sergent Legué de l'imprimerie » indique-t-il par exemple dans sa lettre le 21 février 1915, le 41<sup>e</sup> RI venant passer quelques jours au repos non loin de Montenescourt. Le 6 juin 1915, ce sont « le sergent Besnard et le caporal Bécél de l'imprimerie », alors que le 41<sup>e</sup> remonte en ligne. Quelques jours plus tard, il se désole de la mort du second : « je viens d'apprendre la mort de notre clicheteur Bécél, tué avant hier. Il était arrivé pour l'attaque du 9.

37. Dans sa lettre du 11 février 1915, il se réjouit d'ailleurs du fait qu'il ait été affecté à la 1<sup>re</sup> batterie du 7<sup>e</sup> RAC, pour « compléter le petit lot de gens de Rennes avec qui on peut voisiner ».

Le pauvre garçon n'en aura pas vu long de la guerre » écrit-il dans son courrier du 11 juin. Dès qu'il le peut surtout, il ne manque pas de leur venir en aide, cherchant à obtenir un bon « filon » pour certains, demandant par exemple à son père le 19 juin de lui fournir la liste de ceux mobilisés aux 41<sup>e</sup> et 70<sup>e</sup> RI, l'état-major du 10<sup>e</sup> CA recherchant « un transporteur litho pour tirer des cartes ». Dès le lendemain d'ailleurs, il lui précise espérer « pouvoir faire embaucher comme transporteur, le petit Dubois, fraîchement arrivé ici et Valo, et comme dessinateur, le frère de Plaine », une lettre de son père, début juillet, venant confirmer qu'une partie de ses démarches a abouti. « Si ces 2-là sont casés, j'en suis bien content pour eux » note-t-il le 9 juillet au sujet de Dubois et de Plaine.

Par bien des aspects, l'on a ainsi l'impression d'assister à une sorte de décalque – certes uniquement masculin –, de déplacement vers le front de nombre des pratiques de la bonne société rennaise, entre paternalisme à l'égard des employés et formes de sociabilité recréées entre égaux. Il faut y voir, entre autres, les effets du recrutement territorialisé de l'armée française en 1914, contribuant à maintenir, un temps au moins, jusqu'aux premières lignes, des liens particuliers nés de l'appartenance à une même « petite patrie ».

#### – Maintenir les liens avec Rennes et la Bretagne

Le premier de ces liens avec la « petite patrie » est bien entendu celui offert par le courrier dont, nous l'avons dit, les 260 lettres ici publiées ne constituent probablement qu'une petite partie. On sait, de manière générale, la force de ces relations épistolaires au sein du couple au cours de cette période : nul doute que Charles et Suzanne Oberthür n'ont pas dérogé à cette règle<sup>38</sup>.

L'une des particularités de l'officier rennais est, dans le cas présent, d'avoir pour l'essentiel eu recours à du papier à lettres, plutôt qu'à des cartes postales – il y en a quelques-unes cependant – ou à l'un ou l'autre de ces modèles de cartes-lettres militaires qui se diffusent au cours du conflit. La longueur souvent limitée des courriers indique bien qu'il s'agit avant tout de maintenir le lien avec les proches, de les rassurer, même si l'on cherche aussi à informer sur sa situation ou celle de ses camarades au front. Car les lettres sont non seulement un vecteur entre le front et l'arrière, mais aussi un moyen, à Rennes et en Bretagne, de resserrer les liens existants, de tisser de nouvelles relations, de compléter celles nées dans la zone des armées. À plusieurs reprises, Charles Oberthür recommande ainsi l'épouse de l'un de ses subordonnés à ses parents, afin qu'ils puissent le cas échéant lui venir en aide, d'une manière ou d'une autre : c'est ainsi à sa mère, en toute logique, qu'il écrit le 26 octobre 1914, pour lui demander « de bien vouloir [s]'occuper un peu de la femme de mon lieutenant, Madame Fossard, qui habite avec sa petite fille de 2 ans, rue Waldeck Rousseau à Rennes et qui n'y connaît personne ». « Cette rue donne sur la rue de la Palestine prolongée, juste derrière les Delaunay, Caneva et

38. Christophe PROCHASSON, 14-18. *Retours d'expériences...*, op. cit., p. 209-239.

Cie » précise-t-il ; « je pense qu'avec ces renseignements, tu pourras la dénicher et la mettre en relations avec ces deux dames, ses voisines les plus immédiates ». Plus généralement, les lettres de Suzanne Oberthür à ses beaux-parents laissent régulièrement transparaître, notamment au début de la guerre, les échanges d'informations entre épouses d'officiers, à un moment où les nouvelles n'arrivent encore que de manière discontinue : le 1<sup>er</sup> septembre 1914, elle confie que « M<sup>me</sup> Sauvain », la femme d'un médecin du 7<sup>e</sup> RAC, « a été très contente des nouvelles car elle n'avait rien reçu depuis le 20 » ; cinq jours plus tard, elle dit avoir reçu « une lettre de M<sup>me</sup> Janvier, femme du capitaine de la section ». « Mon mari me dit », explique cette dernière, « que, grâce à leur vie active, Mr Oberthür a retrouvé le meilleur des appétits et un estomac qui lui permet de manger de tout et à toute heure sans en ressentir le moindre inconvénient. Son courage et son énergie sont pour son capitaine un précieux réconfort et je crois que nos 2 maris s'entendent à merveille ».

Enfin, certains militaires regagnant le dépôt de Rennes après avoir accompagné au front un renfort de chevaux ou d'hommes, d'autres évacués pour maladie ou, à compter de juillet 1915, retournant en Bretagne le temps d'une permission se font un devoir de passer rassurer les proches de ceux restés en ligne, leur transmettant à l'occasion lettres ou colis. C'est le cas dès l'automne 1914 : « encore une occasion de v[ou]s envoyer des nouvelles par un adjudant qui rentre à Rennes » écrit par exemple Charles le 22 septembre, confiant au sous-officier une lettre qui arrivera ainsi dans de meilleurs délais. Le 8 octobre suivant, il explique remettre « un mot par un adjudant qui est venu n[ou]s amener des chevaux hier et qui rentre à Rennes. Je suis moi-même à chercher des munitions à la gare d'Aubigny et je profite de l'occasion ».

Ce type d'échange fonctionne d'ailleurs dans les deux sens. Mi-octobre 1914, les parents de Charles Oberthür dressent la liste des objets qu'ils ont pu faire passer à leur fils par le biais d'officiers, sous-officiers ou soldats quittant le dépôt du 7<sup>e</sup> RAC pour le front : ce sont ainsi « le 27 [septembre] par Lebreton, brigadier, un sac à couchage », le 28, « par le lieutenant Leydet » – en fait le capitaine Jean Leddet, qui n'en parle guère dans ses mémoires cependant –, « 1 boîte : pain ; 1 paquet : pain, chocolat, pâtes fruits, réglisse, thé, 2 caleçons, 2 p[aires] chaussettes, 1 chem[ise] flanelle, 1 golf verdâtre, 2 salopettes, 6 mouchoirs, 1 p[aire] manchettes laine, 1 morceau linge, à ajouter culotte de cheval », etc. Dans sa lettre à sa mère du 26 novembre d'ailleurs, il prend soin de la remercier « de toutes [ses] gâteries », avant d'en faire un bref inventaire, sans doute incomplet :

« J'en ai reçu ces jours-ci, que je ne savais plus où les mettre. J'ai reçu le sac à couchage, le paletot en caoutchouc qui va très bien, les sibériennes et les pantoufles dans lesquelles je me prélasser. Avec ça le gilet de papier, les bonbons qui sont déjà bouillottés, les gants fourrés et autres, les chaussettes, les journaux et les jeux. Je recevais en même temps, de Suzanne, des gants, des chaussettes et du chocolat. »

Ces colis envoyés de l'arrière jouent en effet un rôle essentiel pour le moral des combattants, simple artilleur comme officier, ainsi que l'illustre le cas de Charles Oberthür. En cet automne 1914, la possibilité de recevoir des vêtements chauds est d'autant plus importante que les insuffisances de l'intendance sont criantes en ce domaine. Mais ces colis ne se résument pas à cela, on le voit : chocolat, bonbons, charcuterie à d'autres moments sont tout aussi appréciés<sup>39</sup>. Certains produits sont d'autant plus attendus qu'ils constituent un lien plus évident encore avec le pays : c'est, nous l'avons vu, ce qui a, pour une part, conduit le capitaine Oberthür à faire venir de Saint-Armel 600 litres de cidre en 1916 ; mais c'est aussi ce qui le pousse à demander régulièrement du beurre de Rennes à sa mère. Si, en Artois, en mai 1915, il note que « le beurre n'est pas aussi bon que celui de Rennes, mais il n[ou]s suffit », la situation rencontrée en Argonne quelques mois plus tard est toute différente : aussi, le 27 août, remercie-t-il sa mère « de [lui] envoyer un pot de beurre par semaine. De ce coup-ci, il sera le bienvenu car ici, le beurre est infect<sup>40</sup> ».

De manière assez étonnante peut-être, Charles Oberthür n'accorde qu'une importance limitée à la presse locale qui, pour nombre de poilus, constitue pourtant un lien fort avec le « pays ». Certes, il demande bien à ses parents, le 25 mai 1915, de lui faire parvenir le très clérical *Nouvelliste de Bretagne*, d'ailleurs un temps géré par la famille Oberthür. Dès le 1<sup>er</sup> juin suivant, il souhaite que ces envois cessent : selon lui, il « donne les mêmes nouvelles que *L'Echo de Paris* que je reçois ici et qui ne m'arrive que 2 jours après », bien plus rapidement que le journal de Rennes donc.

En revanche, il goûte avec le même plaisir que les autres ces indispensables suspensions du cours de la guerre, ces « paix temporaires » que constituent les permissions<sup>41</sup>. Les siennes, bien entendu : il en obtient 10 au cours

39. D'autres reçoivent par ce biais tabac ou alcool. Cela ne semble pas le cas de Charles Oberthür. Notons d'ailleurs que ces colis sont échangés dans les deux sens, de l'arrière vers le front, mais aussi du front vers l'arrière : chaque année, le capitaine Oberthür renvoie à ses parents au printemps les équipements ou vêtements dont il sait ne plus avoir besoin jusqu'à l'automne suivant. Par ailleurs, c'est par ce biais qu'il fait parvenir les souvenirs qu'il a pu collecter sur le champ de bataille, souvent cependant par l'intermédiaire d'un tiers, permissionnaire ou non, regagnant le dépôt du 7<sup>e</sup> RAC. Le 21 février 1915, c'est par « le lieutenant Lavie du 40<sup>e</sup> d'ar[tiller]ie, cantonné à St-Grégoire, qui est venu n[ou]s amener aujourd'hui un convoi de chevaux et qui veut bien se charger de v[ou]s remettre ma lettre et un paquet contenant des armes de Boches » qu'il fait passer ses souvenirs, dont certains appartiennent d'ailleurs à des hommes de sa section que Suzanne est chargée de ramener à Cancale.

40. Sur ces questions, voir Yann LAGADEC, « L'approche régionale, quelle pertinence ? Le cas des combattants bretons dans la Grande Guerre », in Michaël BOURLET, Yann LAGADEC et Erwan LE GALL (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 62-64.

41. Nous reprenons ici l'expression de Rémy CAZALS et André LOEZ, 14-18. *Vivre et mourir...*, op. cit., p. 222. De façon plus générale, sur cette question, voir Emmanuelle CRONIER, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013.

de ses cinquante-deux mois de campagne, la onzième, devant être prise début janvier 1919, n'ayant plus lieu d'être après sa démobilisation. Celles de certains de ses amis ou subordonnés aussi, en ce qu'elles permettent, faute de mieux, d'avoir des nouvelles plus directes de ses proches, sans la médiation du papier: « l'illustre Jobbé » écrit-il au sujet de l'un de ses sous-officiers rennais le 12 novembre 1915, « est rentré ce matin de permission me rapportant de bonnes nouvelles de tout le monde et une foulitude de commissions ». Le 29 août précédent, c'est le lieutenant Brisard, venu du dépôt pour convoyer des chevaux, qu'il charge de donner « de [ses] nouvelles *de visu* »: « il est venu me voir à domicile et il pourra même vous parler de mon installation » explique-t-il à ses parents.

La famille, les amis, les employés, la nourriture, les journaux ponctuellement ne résument pas à eux seuls les liens que Charles Oberthür entend maintenir avec Rennes. L'imprimerie familiale qui y fonctionne tout au long de la guerre reste, elle aussi, une préoccupation sinon quotidienne, du moins régulière.

#### – Gouverner l'entreprise à distance : cartes, dessins et almanachs

Chef d'entreprise à la mobilisation, Charles Oberthür le reste au front, ne cessant de s'intéresser aux affaires de l'imprimerie, au moins à distance et autant qu'il puisse le faire depuis sa nouvelle position. On l'a vu, les ouvriers mobilisés sont l'une de ses préoccupations: au-delà des nouvelles des uns ou des autres qu'il peut donner à l'arrière, par ses courriers, il n'hésite pas à œuvrer pour leur trouver un « filon » qui les éloignerait des premières lignes, tout du moins en juin 1915, au lendemain d'offensives particulièrement meurtrières pour le 10<sup>e</sup> corps d'armée. Sans doute n'aurait-il pas agi de même quelques mois plus tôt et il est révélateur qu'il n'évoque guère ces ouvriers avant février 1915.

Les employés de l'imprimerie présents au front ne sont pas tout cependant. Produits, marchés, idées nouvelles pour maintenir les activités de l'entreprise sont en fait, dès les premières semaines de guerre, au cœur d'une partie de ses réflexions. Le 10 septembre 1914, alors que la bataille de la Marne se termine à peine, lorsqu'il évoque pour la première fois les croquis qu'il fait, Charles Oberthür le fait après avoir précisé qu'il « trouve de nos almanachs partout, dans toutes les maisons et tout le monde en est très satisfait, y compris les facteurs »: « je crois que l'année prochaine, y aura bon, comme disent les tirailleurs. Je prends des croquis à cet effet ». Le 4 octobre suivant, en pleine bataille d'Arras, il insiste à nouveau sur ces almanachs dans une longue lettre à ses parents:

« je boulotte en revanche un objet qui a un succès énorme ici, c'est nos almanachs. Dans toutes les maisons où n[ou]s passons, les hommes prennent la carte du département qui est au dos et qui est de la plus grande utilité à tous nos gradés qui ont à faire un rôle d'agents de liaison et à qui on n'a pas donné de cartes. Elles ne sont pas très complètes comme routes, mais elles sont cependant bien précieuses. De plus le carton n[ou]s sert pour faire un tas d'objets

uels, boîtes, porte-cartes, etc. Les bourreliers le garnissent de toile cirée et le travaillent très bien. C'est sur les indicateurs à 40 qu'on fait sa correspondance ou sa comptabilité et ils sont particulièrement recherchés parce que plus rares. »

Produit-phare de l'imprimerie Oberthür depuis plusieurs décennies, ces almanachs, y compris détournés de leurs fonctions premières comme il le montre ici<sup>42</sup>, l'intéressent tout particulièrement, notamment à l'automne 1914, alors que l'imprimerie prépare ceux de 1915. L'une des premières questions qui se posent est celle de cette partie de la France occupée par les Allemands : « mon avis » explique-t-il le 20 octobre, « d'après ce que je vois ici, c'est qu'il faut préparer les départements envahis, tout comme les autres et qu'on les demandera sitôt les Allemands partis, que ce soit avant ou que ce soit après le 1<sup>er</sup> janvier. Car les almanachs sont devenus une nécessité et il en faut dans toutes les maisons ». En décembre d'ailleurs, il s'en fait envoyer par dizaines par son père : au-delà du « plaisir » que cela lui procure, explique-t-il, « de revoir les almanachs auxquels j'avais collaboré autrefois, quand j'étais dans le civil », il en fait des cadeaux à ceux qu'il côtoie au quotidien. « J'en ai donné aux officiers et s[ou]s-off[ic]ie[rs] de la batterie, au capitaine Bodin, à Blandin et à leur s[ou]s-lieut[enan]t, au colonel, au com[mandan]t Cochin et au com[mandan]t Moreau » ; « v[ou]s ne vous imaginez pas le plaisir que ça a fait aux camarades » conclut-il. Six jours plus tard, le 22 décembre, il est déjà question d'ailleurs, dans sa lettre à son père, « [des] almanachs pour la campagne prochaine » et notamment des dessins pouvant les illustrer :

« Il doit encore rester quelques sujets chez Renaudin et on pourrait, à la rigueur, en retrouver quelques-uns dans les vieux qui sont dans les archives. Mais ça ne suffira pas car il en faut une centaine. Je peux bien v[ou]s envoyer quelques croquis militaires qui seront d'actualité, tels que le passage de la Marne à Dizy-Magenta ou une patrouille de spahis dans les collines de l'Artois, ou des tirailleurs en cantonnement dans un village de Belgique. Mais ils ne seraient pas au point car je n'ai ni le temps ni l'outillage voulu pour les pousser suffisamment. »

Ce sont ces « sujets » qui vont tout particulièrement l'intéresser désormais, notamment parce qu'il sait pouvoir y contribuer depuis le front bien plus facilement qu'en d'autres domaines : le « gouvernement à distance » – nous faisons nôtre ici l'expression très suggestive de Ch. Prochasson<sup>43</sup> – de la grande entreprise n'est pas plus aisé en effet que celui de l'exploitation agricole ou de la boutique. Régulièrement, il fait parvenir des suggestions, telles ces « quelques cartes postales, dont Beuzon pourrait peut-être tirer des sujets d'almanachs » envoyées depuis

42. De la même manière, il explique dans sa lettre du 22 octobre 1914 qu'« il y a une chose qui n[ou]s serait utile. C'est 15 ou 20 cartes des départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, des Ardennes et de l'Aisne, et de la Marne ». « De celles qui servent pour les almanachs » précise-t-il.

43. Christophe PROCHASSON, 14-18. *Retours d'expériences...*, op. cit., p. 220-223.



Ill. 4: Charles Oberthür dessinant, Louvercy, Champagne, mai 1917 (coll. Oberthür).

l'Argonne le 12 octobre 1915, s'en remettant au dessinateur travaillant pour l'imprimerie de manière habituelle. Le 3 février 1916, ce sont cette fois des dessins qu'il poste pour Rennes ainsi qu'il s'en explique :

« Je vous envoie, inclus, 2 mauvais croquis: tambour-major des tirailleurs et clique des tirailleurs faisant la répétition dans une prairie en bordure de forêt d'Argonne. Beuzon pourrait peut-être en tirer un sujet d'almanach. Ça n'a pas encore dû être fait. Les tenues ne sont pas d'une uniformité remarquable et les types sont de toutes les races possibles et imaginables. C'est moins militaire, peut-être, mais ça gagne en pittoresque. »

Cette recherche du « pittoresque » est des plus révélatrices. Les dessins que fait Charles Oberthür visent ainsi tout autant à témoigner des événements extraordinaires qu'il est en train de vivre, qu'à permettre à l'entreprise qu'il dirige de poursuivre son activité, malgré la guerre. La place faite aux paysages dans les sujets qu'il représente, l'insolite qu'il n'hésite pas à mettre en scène relèvent de la même logique sans doute. Ainsi, par exemple, de la représentation de troupes coloniales à cheval, ou d'une scène qui pose question, celle d'un tirailleur sénégalais présentant

la tête d'un soldat allemand qu'il aurait au préalable coupée, dont la véracité est pour le moins douteuse<sup>44</sup>.

Qu'importe à dire vrai. Ces aquarelles illustrent à quel point s'imbriquent les multiples facettes du capitaine Oberthür.

### – *Taube*, chevaux et papillons

Les lettres de Charles Oberthür oscillent, tout au long de la guerre, entre deux réalités en rien antinomiques, deux visages complémentaires du conflit.

Le premier est celui des combats et de leurs à-côtés : « la boue dans laquelle on patauge » en Artois comme à Verdun, ce « patouillage invraisemblable » qu'il décrit en Argonne en décembre 1915, le froid, particulièrement vif, de l'hiver 1917-1918, les conditions de vie souvent déplorables, même si les siennes le sont moins que celles de ses hommes ou, plus encore, que celles des fantassins dans les tranchées, une vie qu'il ne connaît pas vraiment. Il est de ce point de vue révélateur que l'on ne trouve, dans son album photos, que deux clichés de tranchées, sans doute en Artois, dont on n'est pas sûr même qu'il en soit l'auteur. Les combats ne sont décrits souvent que de manière allusive, notamment parce qu'ils ne le concernent qu'indirectement, à distance, par ravitaillements interposés : la multiplication de ces ravitaillements apparaît ainsi comme une sorte de révélateur de l'intensité de l'affrontement. Ponctuellement, il peut indiquer, comme le 12 avril 1917, que « la lutte d'artillerie a été infernale. On n'a pas pu fermer l'œil ». Mais pas de feux de mitrailleuses par exemple dans ses lettres, pas de tanks, peu de gaz – bien qu'il se montre plus précis sur leurs effets dans ses carnets, notamment quant à leur usage à Verdun. La seule évolution quant à la manière de faire la guerre qui ressort nettement de sa correspondance concerne l'aviation : les rares *Taube* allemands signalés au-dessus des lignes françaises dès août 1914, lorsque le 10<sup>e</sup> corps d'armée pénètre en Belgique, les quelques duels aériens observés, tel un spectacle, en Artois dans les mois suivants, laissent la place à une menace perçue comme permanente ou presque dans certains secteurs à compter de 1917, notamment en Champagne. « Les nuits sont terribles à passer » explique-t-il le 4 mai 1917. « Dès 9 h ½ ou 10 h du soir, les avions boches n[ou]s survolent à faible hauteur, de 2 à 400 m, et se balladent autour de notre bois en n[ou]s lançant des bombes et en n[ou]s tirant verticalement à la mitrailleuse et avec des canons de 37 mm. » Ces avions qui, le 23 juillet 1918, « ont bien flanqué 200 bombes sur le bois » où la 2<sup>e</sup> SMA tente de s'abriter des vues de l'ennemi, disent indirectement le fossé qui se creuse entre la guerre que semble vivre Charles Oberthür et celle de la plupart des fantassins.

---

44. Notons cependant que, dans ses carnets, Joseph Le Segretain du Patis, un territorial fougérais mobilisé au 25<sup>e</sup> RIT de Laval, évoque un cas similaire, depuis l'arrière et de manière indirecte cependant : « on raconte qu'un blessé avait coupé la tête d'un Boche et la ramenait dans sa musette. Pendant que le blessé dormait, ses camarades, gênés par... l'odeur, jettent la tête par la portière [du train], au réveil le blessé est furieux », Joseph LE SEGRETAIN DU PATIS, *Écrire la guerre. Les carnets d'un poilu, 1914-1919*, Paris, LBM, 2014, p. 11.

L'autre facette du conflit ressortant des lettres du capitaine est celle, plus inhabituelle sans doute, d'un homme certes investi dans sa mission, dans le *management* de son unité, nous l'avons vu, mais multipliant les activités bien peu guerrières, celle d'un « *gentleman farmer* » tel qu'il se qualifie lui-même, évoquant dans ses carnets sa vie en Argonne au printemps 1916. Ainsi du dessin ou de la peinture, les premières esquisses semblant dater du mois d'août 1914, au moment de la bataille de Guise, des combats sur la Marne début septembre au plus tard, puisque le 10 il dit qu'il « prend des croquis » et que « Jobbé-Duval qui est s[ou]s-off[icier] à notre section m'a trouvé tout ce qu'il fallait pour ça ». Comme il le signale le 4 novembre suivant, la section de munitions qu'il commande « ne ravitaille même pas tous les jours et on manque plutôt d'occupation. Pour moi, ça ne me gêne pas car avec le soin de ma batterie, un ou deux chevaux à promener et une aquarelle à faire et la journée se passe ». Nouveaux croquis évoqués dans une lettre du 22 novembre, dans un courrier du 22 décembre, aquarelles envoyées à ses parents le 29, etc. : la liste serait longue des mentions de cette activité qui devient vite essentielle à Charles Oberthür.

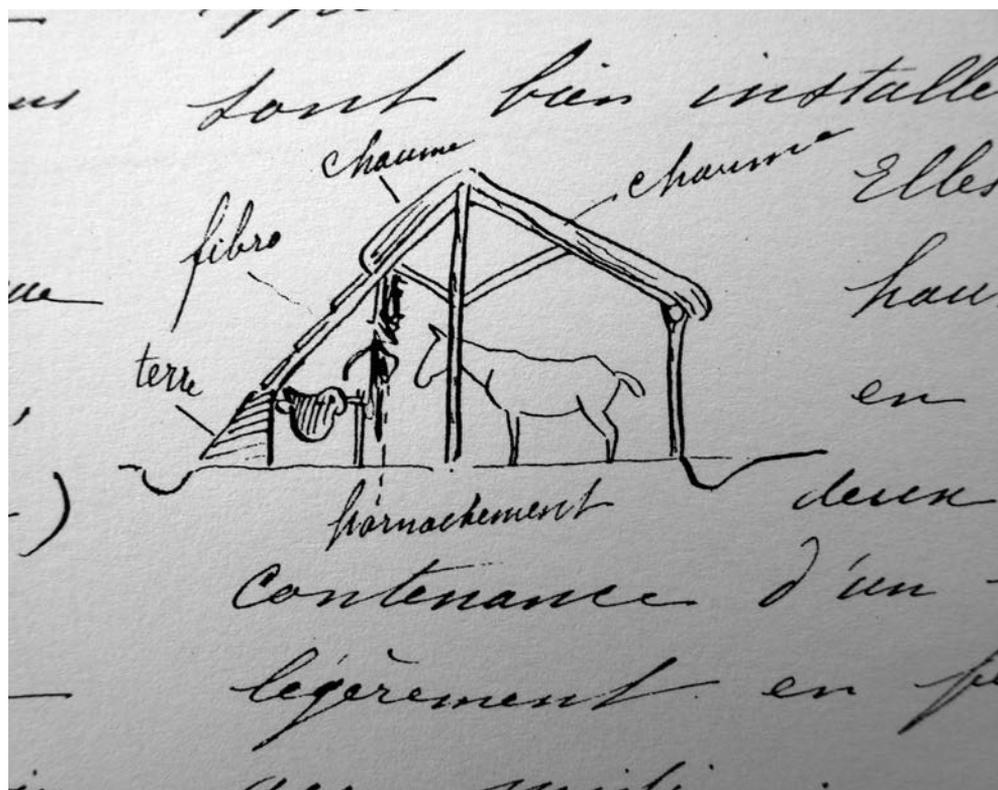
Les allusions à la lecture sont rares, même si l'on sait qu'il fait tout, en Artois, pour se procurer des livres, qu'il tâche, à d'autres moments, d'avoir accès à des journaux. En revanche, la nature environnante le passionne : la chasse, notamment dans la Meuse, à l'été 1917, avec le maire de Récourt-le-Creux, la pêche de manière plus secondaire, à l'été précédent, en compagnie de Delouvin, le vétérinaire du PAD131, la botanique ou l'entomologie aussi et surtout. Son père, son oncle René sont des naturalistes réputés déjà : adjoint au maire de Rennes de 1904 à 1908, le premier s'est d'ailleurs préoccupé de la gestion des parcs de la ville, à commencer par le Thabor. C'est donc sans surprise que le capitaine lui signale certaines espèces observées sur le front. La première allusion de ce type semble dater de septembre 1914 dans la Marne. « Quand j'écris le soir à la lumière et la fenêtre ouverte, il vient dans ma chambre une provision de papillons » indique-t-il le 26 juin 1915, avant de poursuivre :

« J'en mets un dans ma lettre. Il ne doit pas être très superbe et il est très abîmé. L'autre jour, Jobbé avait trouvé toute une éclosion de sphinx du tilleul. Ils n'étaient pas encore secs. Je ne les ai pas envoyés à papa, parce que je n'avais pas où les mettre. Il y a aussi ici pas mal de papillons de jour sur les remblais des chemins qui sont presque tous en contrebas des champs. Ces remblais, souvent très hauts, 3 ou 4 m, sont couverts d'une végétation sèche, petits cystes jaunes, thym, chardons bleus comme ceux de Cancale, bleuets coquelicots et scabieuses. On y voit de gros *Lycenas* très beaux et des lamiers qui semblent plus petits que chez nous. J'aurais bien voulu en prendre pour les envoyer à papa, mais quand je passe dans ces endroits, c'est toujours à cheval. Alors ce n'est pas facile. »

Car à sa quête entomologique, qui dure tout au long de la guerre, s'ajoute ce goût pour les longues promenades, à pied mais aussi et surtout à cheval. Charles

Oberthür est non seulement un cavalier averti, mais aussi un passionné des chevaux, ce dont témoigne, entre autres, la place particulière qui leur est réservée dans son album photographique. Ce sont tout d'abord des photos de lui « avec ou sur son fidèle cheval *Souvenir*, celui avec lequel il est parti de Rennes et avec lequel il espère bien y rentrer » ; ce sont aussi les chevaux de ses subordonnés, sous-officiers de la 6<sup>e</sup> SMA dont il a gardé un portrait équestre, peut-être dû à un photographe professionnel d'ailleurs ; ce sont encore les nombreuses aquarelles qu'il leur consacre, tout au long de la guerre. Il est vrai qu'en tant que commandant d'une SMA, il doit veiller sur quelque 150 hommes, mais aussi 175 à 200 chevaux, sans lesquels la mission qui lui est confiée ne peut être remplie. Il lui faut donc veiller, autant que possible, à la santé de ces animaux qui souffrent du froid, du vent, de la boue qui provoque des crevasses et des javarts entraînant le décollement et la chute du sabot, de maladies comme la gale.

Aussi cherche-t-il, dès que possible, à faire établir des abris pour ces chevaux, à veiller à leur ravitaillement, tout en se désolant du sort qui leur est parfois réservé : l'abandon de ceux qui, épuisés par les ravitaillements permanents, ne peuvent plus suivre, la mort de certains d'entre eux, tels celui représenté sur une aquarelle



Ill. 5 : « Mes écuries sont finies et elles sont bien installées et confortables », Montenescourt, Artois, février 1915 (Archives de Rennes).

intitulée « Les trois phases de la mort d'un cheval forcé ». De manière fort révélatrice, alors qu'il n'y a pas une photographie de la tombe d'un de ses camarades ou subordonnés tués au front dans son album, on y trouve celle – l'une des rares de l'année 1917 – de cadavres de chevaux tués au cours d'un bombardement au Bois 133 en avril de cette année-là<sup>45</sup>.

Un cliché qui, en cela, en dit beaucoup plus sur la guerre et ses conséquences, à commencer par la mort, que ceux consacrés aux hommes dans cet album de Charles Oberthür.



Il y aurait encore beaucoup à dire sur la richesse de cette correspondance, et notamment des identités multiples de son auteur qu'elle donne à saisir. Breton, ne manquant jamais une occasion de dénigrer les Méridionaux, notamment ceux du 17<sup>e</sup> corps d'armée de Toulouse avec lequel le 10<sup>e</sup> CA voisine régulièrement, il reste profondément attaché aux racines alsaciennes de sa famille, comme il le rappelle en octobre 1918, lorsqu'il stationne en « Alsace libérée », et plus encore le 22 novembre, lorsqu'il participe à l'entrée des troupes françaises à Strasbourg. Conservateur catholique, de tradition anti-dreyfusarde, il n'a de cesse de s'en prendre à ceux qu'il appelle les « blocards », à commencer par René Le Hérisse, élu député face à son père en 1906, qu'il se félicite d'avoir pu éviter lors d'une de ses visites sur le front en mai 1916 et qu'il rend responsable de la « disgrâce » de son frère Joseph, démis de ses fonctions de médecin-chef de l'hôpital militaire de Vitry début 1915. L'« atmosphère nettement française et non républicaine » régnant sur le front, ainsi qu'il la décrit en décembre 1914, le satisfait donc pleinement. Officier, Charles Oberthür entend tout à la fois assurer à ses hommes des conditions de vie aussi satisfaisantes que possible, ne pas les exposer plus que nécessaire aux menaces que la guerre fait peser sur eux, tout en faisant sa section de munitions « à sa main », l'expurgeant chaque fois que possible des « fortes têtes » et autres « soulots ». Bourgeois rennais, fréquentant d'autres membres de la bonne société de la ville mobilisés dans les régiments du 10<sup>e</sup> corps d'armée, il est aussi un patron au front, soucieux du devenir de certains de ses employés qu'il croise à l'occasion. Enfin, passionné d'aquarelle et de botanique, il collecte papillons et insectes qu'il fait parvenir à son père.

<sup>45</sup>. La photo n'est pas datée. En revanche, les carnets de Charles Oberthür signalent, à la date du 30 avril 1917 : « Les deux sections partent ravitailler à 6 heures du soir. Vers 10 heures ½, des avions survolent notre bivouac en laissant tomber des bombes. Deux d'entre elles tombent à 50 m de ma cagna qui est criblée d'éclats et tue 24 chevaux qui étaient à la corde à côté. Je sortis au bruit de l'explosion et je contemplais cet horrible carnage éclairé par la lune. Le sang coulait avec une telle abondance du corps des chevaux qu'il faisait le bruit d'une gouttière après une nuit d'orage », Arch. privées de la famille Oberthür, carnets du capitaine Oberthür.

Il offre ainsi une vision pour une part décalée de la Grande Guerre, permettant au lecteur, cent ans après les faits, de quitter pour un temps les tranchées afin de découvrir un monde de l'arrière-front. Un arrière-front moins exposé certes, mais paradoxalement bien moins connu. Et pourtant : cet entre-deux fut indéniablement bien plus fréquenté par les poilus que les premières lignes qui ont retenu l'attention des historiens. Des poilus qui y livrent une guerre « sans gloire, sans agrément ni satisfaction que celle du devoir accompli », ainsi que l'écrivait, dès octobre 1914, Suzanne Oberthür, la guerre du plus grand nombre.